

CHAPITRE III.

INQUIÉTUDES DE CORTÉS. — ARRESTATION DE MONTÉZUMA.

— COMMENT IL EST TRAITÉ PAR LES ESPAGNOLS.

— EXÉCUTION DE SES OFFICIERS. — IL EST MIS AUX FERS. — RÉFLEXIONS.

1519.

Huit jours s'étaient écoulés depuis l'entrée des Espagnols à Mexico, et ils avaient été traités par l'empereur de la manière la plus bienveillante. Cependant Cortés n'était rien moins que tranquille. Il sentait combien sa situation était incertaine et précaire. Une foule de circonstances menaçaient de la changer. L'empereur pouvait trouver que les frais d'entretien de cette armée d'étrangers étaient une charge trop lourde pour ses finances. Les habitants de la capitale pouvaient se lasser de la présence d'une force aussi considérable dans leurs murs. Maintes causes de discorde devaient à tout instant surgir entre les soldats et les Mexicains. Il était même presque impossible qu'une soldatesque grossière et licencieuse, n'ayant point d'occupations actives, pût être longtemps maintenue dans les bornes du devoir (1). Le danger était encore plus grand avec les Tlascalans, race féroce, qui se trouvait en contact journalier avec un peuple qui l'avait en horreur. Des rumeurs, plus ou moins fondées, circulaient déjà parmi ces alliés, de murmures qu'auraient fait entendre les Mexicains, accompagnés de menaces de lever les ponts (2).

(1) « Los Españoles, dit franchement Cortés, en parlant de ses compatriotes, « somos algo inoportunos, é importunos. » *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 84.

(2) Gomara, *Crónica*, cap. 83.

Il y a lieu de mettre en doute l'exactitude de ces rumeurs : « Segun una carta original que tengo en mi poder firmada de las tres cabezas de la

En supposant même qu'on permit aux Espagnols de continuer à occuper tranquillement leurs quartiers actuels, le grand but de l'expédition restait toujours à atteindre. Rien n'annonçait encore par quels moyens Cortés parviendrait à se rendre maître de la capitale, dont la possession était essentielle à l'accomplissement de ses desseins ultérieurs sur le pays ; et d'un jour à l'autre il pouvait recevoir la nouvelle que la couronne, ou, ce qu'il redoutait surtout, le gouverneur de Cuba, avait envoyé des forces supérieures aux siennes, pour lui arracher une conquête qui n'était encore qu'à moitié achevée. Tourmenté par ces réflexions, il résolut de sortir d'embarras par un coup hardi. Mais il crut devoir, avant tout, soumettre son plan à un conseil de guerre, composé des officiers dans lesquels il avait le plus de confiance ; il désirait se décharger sur eux d'une partie de la responsabilité, et sans doute aussi les intéresser personnellement à l'exécution de son projet, en le leur présentant jusqu'à un certain point comme le résultat d'une délibération commune.

Lorsque le général eut exposé en peu de mots les difficultés de la position, le conseil fut divisé d'opinions. Tous reconnaissaient la nécessité de prendre un parti, — un parti immédiat. Les uns proposèrent de quitter secrètement la ville et de franchir les chaussées avant qu'on pût leur fermer le passage. Les autres voulaient que ce mouvement se fit en plein jour, et après en avoir prévenu l'empereur, qui leur avait donné tant de preuves de sa bienveillance. Mais une pareille démarche, quel que fût le mode d'exécution, paraissait peu politique. Une retraite précipitée, dans les circonstances actuelles, res-

Nueva-España en donde escriben à la magestad del emperador nuestro señor (que Dios tenga en su santo reyno) disculpan en ella à Motecuhzoma y à los Mexicanos de esto, y de lo demas que se les argulló, que lo cierto era que fué invencion de los Tlascaltecas, y de algunos de los Españoles que veian la hora de salir se de miedo de la ciudad, y poner en cobro innumerables riquezas que habian venido a sus manos. » *Ixtlixochitl, Hist. chich.*, Ms., cap. 85.

semblerait à une fuite. On en conclurait qu'ils n'avaient pas confiance en eux-mêmes; et toute mesure qui pourrait être interprétée comme un acte de timidité leur attirerait non-seulement les Mexicains sur les bras, mais les exposerait aussi au mépris de leurs alliés, peut-être à leur défection.

Quant à Montézuma, jusqu'à quel point pouvait-on se fier à la protection d'un prince qui naguère encore était leur ennemi, et qui, dans son changement de conduite à leur égard, avait dû prendre conseil de ses craintes plutôt que de son inclination?

En admettant même qu'ils parvinssent à gagner la côte, leur position n'en serait pas beaucoup meilleure. Ce serait proclamer à la face du monde qu'après leurs superbes promesses, ils étaient au-dessous de la tâche qu'ils avaient entreprise. La seule espérance qu'ils pouvaient avoir de mériter la faveur de leur souverain et de se faire pardonner l'irrégularité de leurs actes, reposait sur le succès. Ils n'avaient fait, jusqu'à présent, que la découverte du Mexique; se retirer, serait en abandonner la conquête à d'autres. En un mot, rester ou partir paraissait également désastreux.

Dans cette perplexité, Cortés proposa un expédient que l'esprit le plus hardi, dans la position la plus désespérée, avait pu seul concevoir. C'était de marcher sur le palais, d'enlever Montézuma, et de l'amener au quartier-général espagnol, de bonne volonté s'il était possible, de force s'il était nécessaire; — dans tous les cas, de s'assurer de sa personne. Une fois en possession d'un pareil otage, on n'aurait plus à redouter une attaque de la part des Mexicains, qui craindraient de compromettre, par des actes de violence, la sûreté de leur prince. S'il venait de son plein gré, ses sujets n'auraient ni excuse ni prétexte pour agir hostilement. Tant qu'il serait sous leur main, il leur serait facile, en lui laissant une apparence de souveraineté, de gouverner en son nom, jusqu'à ce qu'ils eussent pris les mesures nécessaires à leur salut et au succès de leur entreprise. Cette idée de se servir d'un souverain comme d'un instrument pour gouverner son propre royaume, pouvait

avoir du temps de Cortés le mérite de la nouveauté, qu'elle n'a certainement plus aujourd'hui (3).

Il fallait un prétexte plausible pour s'emparer du monarque hospitalier, — car il n'est pas d'homme si effronté qu'il ne cherche volontiers à sauver les apparences : on trouva ce prétexte dans un incident dont Cortés avait reçu la nouvelle à Cholula (4). En quittant Vera-Cruz pour la capitale, il avait laissé, ainsi que nous l'avons dit, en garnison dans la première de ces villes, un officier de confiance, Juan de Escalante, avec cent cinquante hommes. Peu de temps après son départ, son lieutenant reçut un message d'un chef aztèque nommé Quauh-

(3) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 84. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 85. P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 3. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 6.

Bernal Diaz donne une version toute différente de l'affaire. Suivant lui, un certain nombre d'officiers et de soldats, dont il faisait partie, suggérèrent l'arrestation de Montézuma au général, qui n'adopta cette idée qu'après quelque hésitation. (*Hist. de la conquista*, cap. 93.) Ce récit est en contradiction avec le caractère de Cortés, qui n'était pas homme à recevoir, en pareille occurrence, l'impulsion d'autrui, mais bien à la donner lui-même. Il est en contradiction avec les relations de la plupart des historiens, qui sont, à la vérité, basées pour la plupart sur celle du général lui-même. Il est en contradiction avec les probabilités antérieures, puisque, si l'on a peine à concevoir qu'une idée aussi hardie soit entrée sérieusement dans la tête d'un seul homme, il est bien plus improbable encore qu'elle ait été conçue par un certain nombre d'individus à la fois. Enfin, il est en contradiction avec le rapport écrit et positif de Cortés à l'empereur, rapport publiquement connu et répandu, confirmé par son chapelain Gomara dans un ouvrage imprimé, et tout cela lorsque les faits étaient encore récents, lorsque les parties intéressées vivaient encore et pouvaient relever cette inexactitude, si c'en était une. Nous ne pouvons nous empêcher de penser que le capitaine a fait ici, comme au sujet de l'incendie des vaisseaux, sa part et celle de ses camarades un peu plus large que la stricte vérité historique ne l'y autorisait; erreur que peut, jusqu'à un certain point, faire excuser le laps d'un demi-siècle, sans parler du désir qu'avait Diaz, et qu'il ne cache point d'ailleurs, de mettre autant que possible en relief les titres de ses compagnons.

(4) Gomara lui-même a la franchise de dire que ce n'était qu'un prétexte — *achaque. Crónica*, cap. 83.

popoca, gouverneur d'une province au nord de l'établissement, qui exprimait le désir de venir en personne à Vera-Cruz présenter ses hommages aux autorités espagnoles. Il pria que l'on envoyât quatre des hommes blancs pour le protéger contre certaines tribus hostiles dont il avait à traverser le territoire. Cette demande n'avait rien d'extraordinaire et n'excita aucun soupçon chez Escalante. Les quatre soldats furent envoyés, et à leur arrivée deux d'entre eux furent assassinés par le perfide Aztèque : les deux autres parvinrent à regagner Vera-Cruz (5).

Le commandant partit aussitôt, avec cinquante de ses hommes et plusieurs milliers d'Indiens alliés, pour tirer vengeance du cacique. Une bataille rangée eut lieu. Les alliés lâchèrent pied devant les redoutables Mexicains. La petite troupe espagnole tint bon ; grâce à l'efficacité de ses armes à feu et à l'assistance de la bienheureuse Vierge, « qu'on vit distinctement planer au-dessus de ses rangs, » elle resta maîtresse du champ de bataille. Cette victoire coûta cher, néanmoins ; sept à huit chrétiens furent tués, et, entre autres, le brave Escalante lui-même, qui succomba à ses blessures peu de temps après qu'il eut été rapporté au fort. Les prisonniers indiens faits pendant la bataille représentèrent toute cette affaire comme le résultat des instigations de Montézuma (6).

(5) Bernal Diaz raconte aussi cette affaire différemment. Suivant lui, le gouverneur aztèque était occupé à percevoir chez les Totonagues les tributs accoutumés, lorsque Escalante étant intervenu pour protéger ses alliés, devenus sujets de l'Espagne, fut tué dans un engagement avec l'ennemi. (*Hist. de la conquista*, cap. 93.) Cortés avait tous les moyens d'être exactement renseigné, et il écrivait à l'époque des événements. Il n'est pas dans l'habitude de dissimuler sa politique à l'égard des naturels, quelque rigoureuse quelle soit ; et j'ai cru, par toutes ces raisons, devoir adopter sa version.

(6) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 5. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 83-84.

L'apparition de la Vierge ne fut vue que par les Aztèques, qui avaient, il est vrai, à justifier de leur mieux leur défaite aux yeux de Montézuma ; cir-

Un des Espagnols tomba entre les mains des naturels, mais mourut bientôt après de ses blessures. On lui coupa la tête, qu'on envoya à l'empereur aztèque : cette tête était très-grosse et garnie d'une épaisse chevelure. On eût dit que Montézuma, en contemplant ce visage féroce, que la mort rendait plus horrible encore, y reconnaissait les traits menaçants de la race qui devait renverser son trône. Il se détourna en frémissant, et commanda qu'on l'emportât hors de la ville, sans la présenter sur l'autel d'aucun de ses dieux.

Quoique Cortés eût reçu à Cholula la nouvelle de ce fâcheux événement, il l'avait renfermée dans son sein ou ne l'avait communiquée qu'à quelques-uns de ses plus intimes confidents, parce qu'il craignait le mauvais effet qu'elle pourrait produire sur le moral du soldat.

Les cavaliers que Cortés avait convoqués en conseil de guerre étaient des hommes de la même trempe que leur chef. Si quelques-uns, moins aventureux que les autres, furent surpris de la proposition qu'il leur fit, ils cédèrent bientôt à l'influence de leurs compagnons, qui jugèrent sans doute qu'aux grands maux il fallait appliquer les grands remèdes.

Cette même nuit, on entendit Cortés se promener dans sa chambre, comme un homme assiégé par de sombres pensées, ou en proie à quelque violente émotion : il mûrissait sans doute dans son esprit le hardi dessein qu'il allait mettre à exécution (7). Le lendemain matin, les soldats assistèrent à la messe, comme à l'ordinaire, et le père Olmédo appela la bénédiction du ciel sur leur hasardeuse entreprise. L'Espagnol,

constance suspecte, qui, cependant, n'ébranla pas la robuste confiance des Espagnols. « Y ciertamente, todos los soldados que passámos con Cortés, tenemos muy creído ; é así es verdad, que la misericordia diuina, y nuestra señora la virgen Maria siempre era con nosotros. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 93.

(7) « Paseóse un gran rato solo, i cuidadoso de aquel gran hecho, que emprendia, i que aun á él mesmo le parecia temerario, pero necessario para su intento, andando. » Gomara, *Crónica*, cap. 83.

n'importe la cause pour laquelle il s'armait, se sentait fortifié par la conviction que les saints seraient avec lui (8).

Après avoir demandé à Montézuma une audience, qui lui fut accordée sur-le-champ, le général fit ses dispositions. Il rangea le gros de sa troupe en bataille dans la cour du palais, et posta de forts détachements sur les avenues qui y conduisaient, afin de contenir, au besoin, la populace. Il commanda à une trentaine de ses hommes d'entrer, comme par hasard, dans le palais, par groupes de trois à quatre, pendant la conférence qu'il allait avoir avec Montézuma. Il choisit pour l'accompagner cinq des cavaliers dans le courage et le sang-froid desquels il avait le plus de confiance, Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval, Francisco de Lujo, Velasquez de Léon et Alonso de Avila — noms brillants dans l'histoire de la conquête. Tous étaient, de même que les simples soldats, armés de pied en cap, circonstance trop commune pour éveiller le soupçon.

Cortés et ses compagnons furent gracieusement reçus par l'empereur, qui engagea bientôt, par l'intermédiaire des interprètes, une conversation enjouée avec les Espagnols, à qui il distribua en même temps, selon son magnifique usage, des présents d'or et de bijoux. Il fit au général la gracieuseté particulière de lui offrir une de ses filles en mariage; honneur que ce dernier déclina respectueusement, motivant son refus sur ce qu'il avait déjà une épouse à Cuba, et que sa religion défendait la pluralité des femmes.

Lorsque Cortés vit ses soldats réunis en nombre suffisant, il changea de ton, et prenant un air sérieux, informa en peu de mots Montézuma des événements de la *Tierra caliente*, ajoutant qu'on l'accusait d'en être l'auteur. L'empereur entendit cette accusation avec surprise, et désavoua un acte qui n'avait pu, dit-il, lui être imputé que par ses ennemis. Cortés

(8) Diaz dit qu'ils passèrent toute la nuit en prières. « Toda la noche estuimos en oracion con el padre de la merced, rogando á Dios que fuesse de tal modo, que redundasse para su santo servicio. » *Hist. de la conquista*, cap. 95.

répondit qu'il acceptait cette déclaration, mais qu'il était indispensable, pour prouver qu'elle était sincère, de faire comparaître Quauhpopoca et ses complices, afin qu'ils fussent interrogés et traités selon leurs œuvres. Montézuma ne fit aucune objection à cette proposition. Détachant de son poignet, auquel elle était suspendue, une pierre précieuse, sceau royal, sur lequel était gravée la figure du dieu de la guerre (9), il la remit à un de ses nobles, en lui enjoignant de la présenter au gouverneur aztèque, et de lui transmettre l'ordre de se rendre sur-le-champ dans la capitale, avec tous ceux qui avaient pris part au meurtre des Espagnols. En cas de résistance, l'officier était autorisé à réclamer, pour l'exécution de son mandat, l'assistance des villes voisines.

Quand ce messager fut parti, Cortés assura le monarque que cet empressement à accéder à sa demande ne pouvait lui laisser aucun doute sur son innocence. Mais il était important, ajouta-t-il, que son propre souverain en fût également convaincu. Or, le meilleur moyen de lui inspirer cette conviction, c'était que Montézuma transportât sa résidence au palais occupé par les Espagnols, jusqu'à l'arrivée de Quauhpopoca. Un tel acte de condescendance serait en lui-même un témoignage de considération personnelle à l'égard des Espagnols, un acte incompatible avec la conduite qu'on lui imputait, et qui l'absoudrait complètement de tout soupçon (10).

Montézuma écouta avec un air de profonde stupeur cette proposition, et le pitoyable raisonnement dont on cherchait à la colorer. Une pâleur mortelle couvrit son visage; mais bientôt la rougeur de la colère lui monta au front, et d'un ton qui exprimait l'orgueil blessé: « Depuis quand, s'écria-t-il, a-t-on vu un grand prince comme moi quitter volontairement son propre palais pour se constituer prisonnier entre les mains des étrangers? »

(9) C'était, suivant Ixtlixochitl, son propre portrait. « Sequitó del brazo una rica piedra, donde está esculpido su rostro (que era lo mismo que un sello real). » *Hist. chich.*, Ms., cap. 85.

(10) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 86.